

Une question de perspective
Commentaire critique
Antigone de Sophie Deraspe

Ambre Sachet

Volume 37, Number 4, Fall 2019

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/91800ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Sachet, A. (2019). Review of [Une question de perspective : commentaire critique / *Antigone* de Sophie Deraspe]. *Ciné-Bulles*, 37(4), 10–13.



Une question de perspective

AMBRE SACHET

Dans sa filmographie, Sophie Deraspe s'est toujours plu à jouer avec la quête de vérité. Si **Rechercher Victor Pellerin** (2006) et **Le Profil Amina** (2015) abondent dans ce sens par-delà les frontières du réel, **Les Signes vitaux** (2009) et **Les Loups** (2015) s'y aventurent par le biais d'un certain réalisme. Une autre lisière, celle entre les disciplines artistiques, avait déjà été abolie par l'atterrissage de la réalisatrice dans le monde du cinéma après des études en arts visuels et en littérature. De plus, contrairement à ce que propose le paysage cinématographique actuel, les récits de femmes sont chez Deraspe majoritaires. Pour son cinquième long métrage, n'y avait-il pas meilleur terrain de jeu pour jongler avec les codes du réel que celui du théâtre, et meilleur portrait féminin que celui d'un mythe? La réponse tient en un mot: **Antigone**.

À l'âge de 20 ans, Sophie Deraspe est foudroyée en découvrant l'*Antigone* de Jean Anouilh (1944). L'identification est instantanée pour la jeune femme, qui ne tarde pas à plonger dans le texte original de Sophocle (informations relatées dans le dossier de presse). Son adaptation cinématographique est marquée par l'empreinte de ces deux pièces, à laquelle s'ajoute une troisième influence: l'*Antigone* de Bertolt Brecht. Au détour d'une scène du film, on entend cette phrase, tirée de la version brechtienne de 1948, lancée par Antigone à sa sœur Ismène: «Montre-moi si ton cœur, sous les coups du malheur, cesse de battre ou bien s'il bat plus fermement.» (BRECHT, Bertolt. *Théâtre complet*, tome 7, Éditions L'Arche, p. 13)

Si elle a d'abord lu Anouilh, Deraspe trace le parcours individuel qui reprend

l'essence du personnage élevé au rang de mythe, bouleversant les codes en Grèce antique et encore aujourd'hui: l'histoire d'une femme qui tient tête aux hommes et à leurs lois. Seule contre tous, Antigone est le fruit d'un récit féministe défendu par un Sophocle avant-gardiste: «En vérité, de nous deux, c'est elle qui serait l'homme si je la laissais triompher impunément.» (*Antigone*, Éditions GF Flammarion, p. 61) Cette invective est prononcée par le roi Créon lorsqu'il découvre que sa nièce a, contre l'ordre général, recouvert de terre le corps de son frère. Des deux frères entretués alors qu'ils se disputaient le règne de Thèbes, l'un n'aura pas droit à une sépulture. Tout est dit dans cette phrase de Créon, illustration de la double audace d'une désobéissance personnifiée par une femme. Comme chez Sophocle, l'*Antigone* de Deraspe parvient à s'élever au-

dessus des lois par la puissance de ses convictions. La cinéaste conserve toute la densité du personnage grâce au jeu profond et nuancé d'une nouvelle venue dans le cinéma québécois : Nahéma Ricci. La force tranquille et la petite stature de l'actrice incarnent le puissant contraste, instauré par Anouilh, entre un physique frêle et une détermination inaltérable : «Antigone, c'est la petite maigre qui est assise là-bas», indique Le Prologue (*Antigone*, Éditions La Table Ronde, p. 9)

Princesse chez Sophocle, Antigone atterrit chez Anouilh, Brecht et Deraspe à titre de femme ordinaire aux actions extraordinaires. Deraspe l'a bien compris : pour que la figure d'Antigone perdure, il faut que de nombreux jeunes puissent, comme elle, s'identifier à elle. Le portrait que la cinéaste brosse est celui d'une étudiante brillante issue d'un milieu modeste d'immigrés. Le premier acte du film présente cette fratrie dans des moments de complicité au quotidien. Il est difficile de ne pas s'attacher rapidement à ces quatre frères et sœurs accompagnés de leur grand-mère, notamment grâce au talent et au naturel des jeunes acteurs trouvés après un processus de *casting* sauvage, long, mais payant.

Au même titre que Brecht, précédé par Anouilh, la réalisatrice effectue un véritable travail d'adaptation en prenant soin de replacer l'histoire individuelle au cœur d'enjeux collectifs qui résonneront avec ses contemporains. Des deux frères qui s'entretuent chez Sophocle et Anouilh et du déserteur puni chez Brecht, Deraspe garde l'influence des circonstances. Le traitement de l'histoire des frères est une façon de dire : de victime à héros, il n'y a qu'un pas. Créon l'avoue à demi-mot chez Anouilh : « Il s'est trouvé que j'ai eu besoin de faire un héros de l'un d'eux. » (p. 89) Chez Brecht, il y a toujours un lâche pour fuir son devoir. Retour au film : lors d'une intervention des forces de l'ordre, le frère aîné d'Antigone, Étéocle, tombe sous les balles d'un policier tandis que l'autre, Polynice, est arrêté.



Majeur et sans la citoyenneté canadienne, ce dernier risque l'expulsion. C'est ainsi que celle qui voulait recueillir et enterrer le corps de son frère, chez Sophocle, devient celle qui prend sa place en prison. Alors qu'elle entend le témoignage de la sœur de Fredy Villanueva — jeune de Montréal-Nord mort à la suite d'une opération policière — Sophie Deraspe trouve le modèle de son Antigone (dossier de presse). Comme dans cette histoire qui a inspiré la cinéaste, hautement médiatisée à l'époque, il semble toujours exister plusieurs versions d'un même événement et, conséquemment, une multitude de vérités. Ce qui n'empêche pas Deraspe de faire un constat clair : pour les personnes non blanches ou issues des minorités, de victime à criminel, il n'y a qu'un pas que le système en place franchit malheureusement trop souvent.

À chaque lecture de leur Antigone respective, on est stupéfié par la modernité des textes d'Anouilh et de Brecht. Grâce à un décor neutre, Anouilh choisit l'intemporalité. C'est sur la forme que mise aussi Deraspe pour remettre Antigone au goût du jour. Là où Anouilh et Brecht prennent le chemin du langage cru et écorché vif d'un pessimisme d'après-guerre, la réalisatrice dépoussière la légende grâce à une sélection musicale audacieuse reflétant les inclinaisons de la

génération de ses protagonistes. Comme ce morceau de rap inséré dans une scène d'enterrement où le drame laisse place à l'étape universelle du deuil et de la colère collective.

Par son approche formelle, le film reprend la figure du chœur si chère à la tragédie antique. Tandis que Brecht y fait référence par la sagesse des plus vieux, « Les Anciens », Deraspe en appelle au contraire à l'écho de la jeune génération. Là où les mots du chœur en faveur d'Antigone sont, chez Sophocle, souvent ignorés au profit des paroles du devin, ici le pouvoir de la communauté est une arme imparable. Symbole d'une fatalité moderne, le chœur d'Anouilh, impuissant, commente la tragédie. Les Anciens de Brecht représentent le regard lucide posé sur la tyrannie en place. Deraspe recycle à sa manière cette fonction de reflet des maux d'une société. Son chœur se déploie à travers des manifestations, des danses, des dessins et des slogans de soutien ou des messages haineux. Tantôt plateforme anonyme destinée à faire le procès d'Antigone, tantôt appui sur lequel les siens peuvent compter une fois son véritable procès débuté, le chœur se cristallise à travers les réseaux sociaux. L'écran de cinéma en devient un de téléphone ou d'ordinateur où défilent les discussions dont les dérives sont aussi considérables que les bienfaits. Une

En couverture **Antigone** de Sophie Deraspe

manière habile de dépeindre le jugement de la femme et celui de l'immigrée sur la place publique à une époque où le contrôle de notre image ne peut que nous échapper. S'il prend le pouls de la situation, le chœur — miroir clairvoyant puis déformant — est pour Deraspe un énième outil alimentant son envie de disséquer notre rapport à la réalité.

S'il y a deux éléments que Deraspe a su porter à l'écran — faisant des pièces d'Anouilh et de Brecht encore aujourd'hui des œuvres d'une modernité radicale —, c'est assurément le poids du passé et les traumatismes engendrés par la guerre. L'Antigone du film a été témoin d'un autre conflit comme on le découvre dans plusieurs *flashbacks*

pourtant vécu la majorité de sa vie au Canada. Une situation aujourd'hui éprouvée par des millions de personnes contraintes de fuir leur pays. Et comme le montre Deraspe à l'écran, force est de constater que l'accueil de ceux qui la jugent n'est pas à la hauteur puisqu'ils ne perçoivent qu'une partie de son identité. Chez Brecht comme chez Deraspe, Antigone n'est finalement fidèle qu'à une seule patrie, celle de son cœur : la famille.

Chez Sophocle, le poids du passé repose principalement sur l'aspect mythologique de la pièce. En dehors de l'acte qu'elle pose par amour fraternel, Antigone est avant tout la fille d'Édipe, roi de Thèbes sur qui le malheur s'est abattu après qu'il ait réalisé qu'il avait tué son

libre arbitre, exprimé à travers sa part d'humanité: « Avec mes ongles cassés et pleins de terre et les bleus que tes gardes m'ont faits aux bras, avec ma peur qui me tord le ventre, moi je suis reine. » (p. 79) Pour sa part, l'Antigone de Deraspe porte quotidiennement sur ses épaules le poids de ses ancêtres, mais s'en affranchit en prenant en main son avenir. Même lorsqu'elle est enfermée dans un centre de détention pour la jeunesse, l'adolescente refuse de subir et choisit de défendre les plus faibles. Deraspe ne perd jamais de vue ce qui fait d'Antigone une figure intemporelle : ses valeurs immuables.

Si la loi qu'applique le Créon de Sophocle repose sur de nombreuses croyances,



Antoine Desrochers (Hémon), Paul Doucet (Christian), Nahéma Ricci (Antigone) et Rachida Oussaada (Ménécée)

dévoilant le passé de la jeune femme et les raisons de son arrivée au Canada. Brecht écrit son Antigone au lendemain de la Seconde Guerre mondiale, en Allemagne, aussi celle-ci est-elle le lieu d'une déconstruction du malaise ambiant sur la notion de patrie. Dans le film, l'arrestation de Polynice ne fait que souligner la situation intenable de la famille d'Antigone, prise entre deux pays : celui qu'elle a fui à cause de la guerre et celui qu'elle a adopté, et qui la place d'office sur un siège éjectable. Les Hipponomés n'ayant pas encore leur citoyenneté canadienne, la menace de déportation plane au-dessus de cette fratrie qui a

père avant d'épouser sa propre mère. Chaque scène de la pièce est une occasion de le rappeler : Antigone est condamnée d'office. C'est là la principale distinction entre l'Antigone originelle et celles qui suivirent. Celle de Deraspe emboîte le pas à Anouilh et à Brecht dans le rapport qu'entretient la protagoniste à son destin. Si, chez Sophocle, les dieux exercent un grand pouvoir sur le sort des humains, c'est aux hommes que revient la responsabilité de leurs malheurs dans les adaptations suivantes. Dans une phrase des plus poignantes jetée à son oncle Créon, l'Antigone d'Anouilh prend pleine mesure de son

celle des œuvres suivantes fait partie d'un ensemble de règles orchestré par des êtres humains. Figure ultime de l'autorité, Créon est chez Sophocle celui qui condamne Antigone à être emmurée vivante. Anouilh fait de lui un protagoniste plus humain, pris de remords et parfois désarmé devant le fardeau de ses obligations. Il est, chez Brecht, celui qui faiblit devant la peur, pris au pied du mur lorsque Les Anciens le poussent à affronter ses erreurs. À l'écran, Deraspe lui donne différentes formes. Il est d'abord incarné par Christian, le père d'Hémon — amoureux d'Antigone. Ancien avocat dont les intentions sont




d'aider la protagoniste tout en protégeant son fils, Christian personnifie une justice empathique doublée d'une figure paternaliste dont la jeune femme se libérera plus tard. En tant qu'homme blanc, il manque à Christian certains outils de compréhension. Il en est de même pour son fils Hémon, proactif dans la défense d'Antigone, mais qu'Ismène qualifie rapidement de « bon petit pain blanc ». Une remise en contexte ingénieuse qui permet à Sophie Deraspe de rappeler la différence de traitement des institutions selon les origines. Contrairement à ses prédécesseurs, la réalisatrice fait le choix de diminuer l'importance du personnage d'Hémon afin de laisser le champ libre à l'émancipation d'une figure féminine complexe, voire paradoxale.

Une fois officiellement arrêtée pour avoir pris la place d'un prisonnier, Antigone subit un interrogatoire musclé dans lequel un policier, autre incarnation des forces de l'ordre, fait le procès de ses frères. Un discours semblable à celui du Créon d'Anouilh quand il dit : « Sais-tu qui était ton frère? [...] [j]e ne pouvais tout de même pas m'offrir le luxe d'une crapule dans les deux camps. » (p. 86

et 88) Si la dureté du policier est par moments trop appuyée, elle s'inscrit dans la lignée d'un système judiciaire biaisé également incarné par la juge responsable du procès d'Antigone. Un bon coup pour la cinéaste que celui de donner à la justice autant de visages, symbole d'une objectivité toute relative. Signe d'un abus de pouvoir, l'interrogatoire permet pourtant de faire remonter à la surface certains faits peu reluisants à propos des frères d'Antigone. Un passif qui n'excuse en rien le meurtre d'Étéocle, découlant d'une société qui se mord la queue et dans laquelle le manque d'opportunités est criant pour les moins privilégiés. C'est pourtant par ces révélations au poste de police que se cristallise le combat moral de la jeune femme : Antigone est prête à tout pour défendre sa vérité.

Il est donc encore et toujours question de perspective. C'est là sans doute la plus grande force du dernier long métrage de Sophie Deraspe, qui parvient à garder l'essence de la figure d'Antigone tout en permettant à chacun, en ce XXI^e siècle aseptisé, de se mettre dans la peau d'un autre le temps d'un film. Les douleurs enfouies qui hantent hommes et femmes d'une époque réussissent à faire leur

bout de chemin depuis l'électrochoc d'Anouilh et l'odeur de pourriture humaine qui se dégage encore du texte de Brecht. La subjectivité toujours en filigrane, la notion de vérité en revient presque systématiquement au rapport que chacun entretient à l'éthique. Malgré les obstacles et les sujets sensibles abordés, la cinéaste a su transposer à l'écran le mythe d'Antigone pour en faire une histoire de chair et de sang. (Sortie prévue : 8 novembre 2019) 



Québec / 2019 / 109 min

RÉAL., SCÉN. ET IMAGE Sophie Deraspe **SON** Frédéric Cloutier et Stéphane Bergeron **MUS.** Jean Massicotte et Jad Chami **MONT.** Geoffrey Boulangé et Sophie Deraspe **PROD.** Marc Daigle, Isabelle Couture, Robert Lacerte et Bernadette Payeur **INT.** Nahéma Ricci, Rachida Oussaada, Nour Belkhiria, Rawad El-Zein, Hakim Brahim, Antoine Desrochers, Paul Doucet **DIST.** Maison 4:3